

LA CHAIR OU LE FANTÔME

Comment un chorégraphe peut-il « parler » de la mort ? La danse contemporaine fournit peu de réponses à cette question. Dans l'**Arien** de Pina Bausch, il y a cette image saisissante d'un enterrement qui se termine en un concours de lancers de crachats. Dans la dernière création de Sankai Juku, **Des œufs debout par curiosité**, on pouvait aisément discerner une imagerie de type « danse macabre », non sans rapport avec la mort tragique aux Etats-Unis de l'un des danseurs du groupe.

Mais la mort, en tant que phénomène banal et immense de disparition d'un corps, comment la danse pourrait-elle se l'approprier ? Jacques Patarozzi a tenté, dans **Tunnels**, de livrer une expérience de la mort, et, peut-être, de se livrer à une expérience avec la mort. On comprend bien ce qui, au-delà de l'épreuve personnelle, a sollicité chez Jacques Patarozzi ce désir de « parler » de ça, de la mort. La mort est un point aveugle, l'ouverture trop lumineuse d'un tunnel dont personne ne connaît l'au-delà. Plus on s'approche de ce point, plus il semble qu'il n'y ait plus rien à cacher. C'est le moment où les voiles tombent, un à un ; moment du passage de la mort qui révèle, dans le rire ou les larmes, la vérité la plus nue, la plus intense, d'un être. C'est peut-être dans le regret de celui qui s'en va que sa personne apparaît le plus clairement. Ce moment de vérité, c'est donc le moment du passage. La mort ressemble alors au désir amoureux, dans une même qualité de métamorphose.

Pour tenter de rendre cette sensation, en dilatant ce moment du passage où la vérité, enfin apparaît, Jacques Patarozzi a réuni dans un lieu sans identité, chargé de quelques meubles hétéroclites,

des figures anonymes, portant le deuil d'on ne sait quel disparu. Comme toujours, chez Patarozzi, les corps se frôient, les étreintes glissent, fluides. On se retient et on s'attrape moins que dans **Blanc-Seing** ou **Chacun appelle**, comme si, ici, toute tentative de retenir la fuite de l'autre était devenue vaine. Parmi les personnages réunis dans ce lieu (peut-être les membres d'une même famille), deux ombres se meuvent à l'écart, fantôme et carcasse alternativement, jeunesse et vieillesse. En robe de chambre de couleur grenat, comme paré pour la dernière cérémonie mortuaire, Jacques Patarozzi, cheveux blanchis, calé face à un miroir oblique dans un vieux fauteuil, ou traversant la scène à pas mesurés, imprime de son étrange silhouette un temps d'attente. Anne Rudelbach (une jeune interprète recrutée à l'école d'Essen) déploie sa longue chevelure blonde, ouvre le torse et projette ses bras en arrière, se replie, se cambre, repart. Elle est là comme un filigrane, trace fugitive dont on ne sait si elle signale la vie ou la mort, la présence ou l'absence, la chair ou le fantôme.

Le geste a toujours chez

Jacques Patarozzi une ampleur silencieuse, une ressource sensuelle qui inonde en général tout sur son passage. Dans **Tunnels**, le vertige du mouvement est souvent arrêté par des séquences théâtrales pour le moins incongrues : une curieuse « singerie » sur des percussions très animales, des corps qui jouent à s'immobiliser, recroquevillés contre les meubles renversés, ou encore le passage d'une poudreuse qui dessine au sol le tracé d'une spirale...

Jacques Patarozzi aborde là un registre nouveau, mais sans que l'enchaînement des séquences (un peu heurté) ne parvienne à son maximum d'efficacité. L'interprétation, elle, est pleine et savoureuse. Dans l'écriture de la pièce, il y a en revanche quelques atermoiements, des hoquets aussi, qui font déraiper l'attention et qui donnent à penser, malgré les qualités de la pièce, que Jacques Patarozzi passe là à côté de quelque chose d'important. Peut-être y a-t-il dans **Tunnels** un moment (de passage) où il ne faudrait pas seulement frôler l'ange de la mort mais entreprendre de le déplumer.

Jean-Marc ADOLPHE

Tunnels

Chorégraphie : Jacques Patarozzi
Danseurs : Rita Marcher Inès Médina Martha Rodezno Anne Rudelbach Fabienne Soula Sylvain Richard Frédéric Bontkowski Jacques Patarozzi.

Décor et costumes : Jean-Pierre Capeyron.

Musique : Franz Schubert.

Lumières : Jean-Marc Colonna d'Istria.

Création : Co-produite par la ville de Montreuil / Balmuz / Le Théâtre Contemporain de la Danse / La Maison des Arts et de la Culture de Créteil.

Création à Montreuil le 22 novembre 1986.

Reprise à la maisons des arts de Créteil, dans la programmation du T.C.D., du 6 au 11 février.



© Delahaye